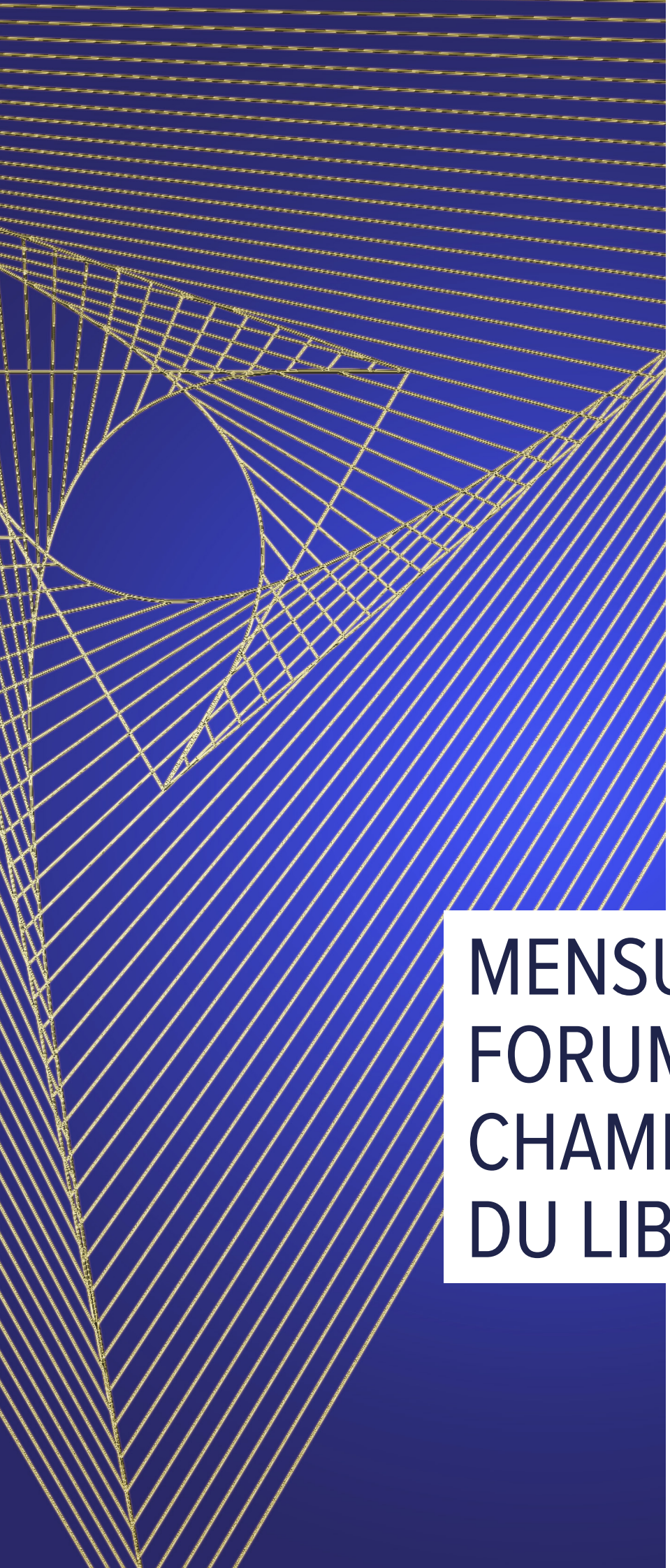

Forum du Champ Lacanien
du Liban

MENSUEL DU FORUM DU CHAMP LACANIEN DU LIBAN

MARS 2020
15

ÉDITORIAL

Et puis vient Mars. Le monde est en pandémie. Au milieu du chahut des jeunes qui emportait leurs souffrances haut et partout dans le monde, et sur le rythme de la battue de la roue économique du capital et de l'anti-capital, vient la bacchanale de Mars déguiser les gens pour la fête. Depuis le nouvel an chinois, et jusqu'à la mascarade de Venise. Et *en-corps.*

Le monde se transforme en une seule scène, où science et capital font le lit de la mort. Des milliers de morts, des centaines de milliers infectés. Un globe confiné. Le vacarme de la ressuscitation et de l'urgence hante les écrans, et un bruit de mort dans les rues.

Les humains sont aliénés ; ils en deviennent conscients. Est-ce le virus qui est partout et nulle part ? Est-ce l'économie, entre l'inflation et le vide d'une alternative ? Est-ce la technologie et son mariage avec les sciences médicales et des fins politiques ? Ou est-elle la nature, une écologie bio qui fait la guerre aux hommes ? Du complotisme ? Un (non) sens perdu. Le réel.

Des symptômes aux corps et des corps au confinement, entre distances et proximités. Le virtuel d'une rencontre ; mais n'est-elle pas cela la rencontre ? Et dans l'après-coup ? Quels liens ? Quels corps ? Quelles politiques ? Quelles rencontres ? Quels maîtres ? Quelles jouissances ?

Alors que la vie semble ajournée. Et que le vivant déserte et comme toujours, parle en-corps.

Mariette Aklé
Éditorialiste

RUBRIQUE DES ACTIVITÉS

Mars par contre, et depuis le confinement, fut un mois de réflexion et d'échanges pour le FCLL. Ainsi lundi 2, Julien Mrad et Elie Helou nous parlent de *la parole politique et son acte*, et de *The act of oratory,* respectivement. Une collègue de la zone plurilingue nous rejoint le lundi 9 pour nous parler de *l'amour et l'Inconscient.* Il s'agit d'Anna Wojakowska-Skiba, qui partage la plateforme *Zoom* avec Bella Aoun et Sonia Chamoun, continuant leurs réflexions sur *le nouveau malaise dans la civilisation chez l'enfant et l'adolescent,* et le *transfert,* respectivement.

Le 16 mars fut réservé aux intercartels et la pulsion, le désir et l'objet sont les objets du débat mené par les membres du Forum faisant part de leurs travaux et réflexions de cartellisants.

En date du 23 mars, Zehra Eryoruk s'adresse aux membres du Forum et plusieurs collègues de la zone et de l'École participent pour débattre de *l'inconscient c'est politique*, en la présence de Colette Soler. Avec Zehra, Hélène Issa et Myrna Chawbah continuent leurs réflexions sur *la fonction de l'objet a en politique* et *comprendre la foule par la psychanalyse.*

Nous publions dans ce numéro quelques-unes des interventions des lundis de mars.

VARIATIONS :

Aussi en mars, le FCLL démarre sa « Lacanité ». Il s'agit d'un dictionnaire en ligne, des vidéos filmées par des membres du Forum, proposant des définitions de quelques concepts lacaniens en une courte vidéo chacun. Le confinement permet les travaux de réflexion et de préparation, mais le filmage, qui sera une première expérience de la sorte du FCLL, aura lieu une fois les restrictions du confinement levées. Le Forum s'équipe à cette tâche de production audiovisuelle et publiera sur sa chaîne YouTube ses Lacanité. Le but : transmission de la psychanalyse.
Abonnez-vous donc à notre chaîne YouTube pour nos futures Lacanité et en attendant, visualisez nos publications audiovisuelles précédentes !

AGENDA AVRIL

Lundi 6 avril :
La politique et la « politique » de la psychanalyse, avec Colette Soler

Lundi 13 avril :
Le non rapport sexuel de la foule, avec Pascale Kolakez
Le collectif, le transfert, l'Autre, avec Sahar Yacoub

Lundi 20 avril :
La pulsion, l'invocation, la foule, avec Jocelyne Lakis
La politique du symptôme en analyse, avec Rowena Ghosh

Lundi 27 avril :
L'après-coup dans la masse, avec Elio Gharios
La chose de la révolution, avec Rosine Hajjar

L'AMOUR ET L'INCONSCIENT[1]

ANNA WOJAKOWSKA-SKIBA

Il y a des questions sur l'amour, sur son rapport au désir et à la jouissance, qui tourmentent les couples et qui font leur drame, comme disait Lacan. Ces questions poussent parfois à venir en analyse : *Comment savoir si cet amour est vrai ? Est-ce que ce sont les mots qui comptent, ou plutôt les actes ? Si on couche avec quelqu'un, est-ce par amour ou par désir sexuel ?*

Ces questions ont aussi fait l'objet du travail de Lacan. Dans le cadre de son enseignement, il a introduit des différenciations entre amour, désir et jouissance. Sur le plan clinique, il est très utile de savoir comment un sujet se place par rapport à chacun de ces phénomènes.

Les premières thèses de Lacan étaient très pessimistes. Jusqu'au séminaire XX, *Encore*[2], il a présenté l'amour comme mensonger. Mais, sans abandonner ce concept, à partir de la *Lettre aux Italiens*[3], il a commencé à parler de la possibilité d'un amour « plus digne » qui ne peut s'atteindre que par l'analyse. Je vais tenter de retracer l'évolution de ces thèses sur l'amour et présenter leur signification possible.

À d'autres époques, il existait un certain modèle de l'amour, enraciné dans la culture et dans un contexte historique particulier : l'amour homosexuel dans l'Antiquité, l'amour courtois, l'amour glorieux ou l'amour de Dieu au Moyen-âge et, plus tard, l'amour romantique. Aujourd'hui, le modèle de l'amour est remplacé par l'idée que l'amour nous tombe dessus, comme un coup de foudre[4]. Cette idée se rapporte au fait que les rencontres amoureuses sont contingentes, ce à quoi Lacan s'est souvent référé.

Mais si les rencontres amoureuses sont surprenantes et imprévues, comment comprendre leur dimension répétitive, comme le montre la psychanalyse ? Cet aspect suggère que l'amour naît non seulement de la rencontre imprévue, mais aussi de ce que le sujet y apporte de son inconscient.

Lacan a constaté que l'amour possède la même structure que le symptôme. Si le symptôme est lié à la relation complexe du sujet avec sa jouissance, que cela peut-il signifier ? Cette relation est complexe car l'humain, en tant qu'être corporel, est entré dans la langue à un moment donné et est devenu un « parlêtre ». À partir de

1 Intervention le lundi 9 mars 2020 sur *Zoom,* dans le cadre d'une série de visioconférences organisée par le FCLL.

2 J. Lacan, *Séminaire livre XX. Encore.* 1972-1973, Paris : Éd. du Seuil, 1975.

3 J. Lacan, « Note aux Italiens » (1973), dans : *Autres écrits,* Paris : Éd. du Seuil, 2001, pp. 307-311 : « On ne peut l'entendre que sous bénéfice de cet inventaire : soit de laisser en suspens l'imagination qui y est courte, et de mettre à contribution le symbolique et le réel qu'ici l'imaginaire noue (c'est pourquoi on ne peut le laisser tomber) et de tenter, à partir d'eux, qui tout de même ont fait leurs preuves dans le savoir, d'agrandir les ressources grâce à quoi ce fâcheux rapport, on parviendrait à s'en passer pour faire l'amour plus digne que le foisonnement de bavardage qu'il constitue à ce jour, — *sicut palea,* disait le saint Thomas en terminant sa vie de moine. Trouvez-moi un analyste de cette taille, qui brancherait le truc sur autre chose que sur un organon ébauché. »

4 C. Soler, *Les affects lacaniens,* Paris : PUF, 2011, p. 153.

là, le sujet possède un corps entièrement différent et ressent ainsi une jouissance structurellement différente de celle des êtres qui ne parlent pas (comme le chien, exemple fréquent chez Lacan).

Chaque *parlêtre* possède un symptôme, car il s'agit de sa manière personnelle de lier jouissance du corps et de la langue. Mais cette façon personnelle de lier jouissance du corps et de la langue ne crée pas de lien avec un semblable sexué. C'est justement l'amour qui permet l'apparition de ce lien, et c'est en cela que l'amour est un symptôme.

Pour revenir à la question de la différenciation entre amour, désir et jouissance, l'amour fait lien entre deux sujets. Dans le désir, il s'agit de la relation du sujet qui parle à un objet agalmatique petit *a,* que nous avons l'impression de trouver chez le partenaire. Pour Lacan, la position de la femme est occupée par la personne qui est désirée en tant qu'objet *a* ; celle de l'homme est occupée par la personne qui désire l'objet *a.* Le désir est donc sexuel et l'autre n'est désiré qu'en tant que corps. L'objet *a,* pour reprendre Freud, est un objet initialement perdu et de ce fait manquant. En tant qu'objet manquant, il provoque le désir.

Le problème est que l'objet *a* n'a pas de représentation, il est donc impossible de l'exprimer en mots ou en images. La seule chose qui peut nous aider à saisir l'objet *a* est constituée de ses « substances épisodiques », à savoir des objets partiels du fantasme de l'ordre de l'oral, de l'anal, du vocal et du scopique. C'est de là que vient le caractère gênant de cette question que la femme pose à l'homme : *Que suis-je pour toi ?* Quand le rayonnement de l'objet *a* faiblit, l'amour peut encore soutenir les liens dans le couple. En tant que relation entre deux sujets, il peut compléter ce qui est impossible dans la relation des corps, à savoir l'idée imaginaire selon laquelle le désir est éternel et la jouissance unit les deux en un, comme si un plus un faisait un et non deux, comme nous l'apprennent les mathématiques.

Lacan analysait l'amour à la lumière de trois dimensions conceptuelles, à savoir l'imaginaire, le symbolique et le réel. Ainsi, la fascination pour l'apparence physique, exprimée en catégories d'idéal féminin ou masculin, correspond à l'amour dans sa dimension imaginaire. Lacan a analysé cet aspect de l'amour par le prisme de deux modèles différents issus de la culture. L'amour du prochain, c'est l'amour de quelqu'un qui nous ressemble. Quant à l'amour de l'Autre avec un grand A, c'est l'amour d'une personne radicalement différente. L'amour imaginaire se réduit au narcissisme, c'est-à-dire que l'on choisit comme objet de notre amour quelqu'un qui nous ressemble ou que l'on aimerait devenir. L'absence de l'interrogation sur la féminité et la masculinité du point de vue de l'énigme du sexe est caractéristique de l'amour narcissique. À sa place apparaît la question de la similitude ou de la distinction des deux petits autres, du point de vue de la supériorité ou de l'infériorité.

Dans le domaine du symbolique, l'amour se rapporte à l'être du partenaire, à ce qu'il est. Cette dimension de l'amour ne vise pas à la réciprocité et ne peut être saisie en images. Toutefois, la question du partenariat et de la fidélité sous forme de pacte

social conclu entre l'homme et la femme, autrement dit la question du mariage, y apparaît aussi.
Mais la dimension symbolique est relativement universelle pour les individus différents. C'est donc la dimension du réel qui introduit une différence. Dans le réel, l'amour se rapporte à ce que nous avons de plus intime, de plus particulier.

Je vais essayer maintenant de montrer comment la relation du sujet à l'amour peut constituer un indicateur clinique. Comme l'explique Luis Izcovich, dans l'amour névrotique, le partenaire représente notre castration ; il est ce qui nous manque. Dans la psychose, l'amour contourne la question de la castration car, bien que le partenaire complète le sujet dans la dimension imaginaire, il ne représente pas ce qu'il lui manque. Pour comprendre cette différence, il faut garder à l'esprit que l'amour, selon Lacan, c'est donner ce qu'on ne possède pas, par exemple du temps et de l'attention. Dans la psychose, l'amour contourne cette problématique par la recherche d'un sujet exceptionnel qui possède par exemple un statut social incomparablement plus élevé. Lacan donnait ici l'exemple d'une femme qui se disait être amoureuse du prince anglais Charles[5]. Le contournement se manifeste en ce que, de prime abord, tout le monde désire un tel objet, et que donc cet objet peut manquer à tout le monde ; il n'y a rien de subjectif, pas de marque de l'inconscient.

Mais l'amour s'appuie aussi sur la castration en ce qu'il attend que l'autre donne ce qu'il a de plus précieux, à savoir son manque-à-être. Rappelez-vous ce qui se passe en cas de crise dans une relation : les uns se demandent si le partenaire leur apporte quelque chose, par exemple de l'argent et un toit, tandis que les autres s'interrogent sur ce qui les lie au partenaire, si le partenaire s'intéresse à eux, s'il tient compte de leur désir, par exemple.

Lacan considérait l'amour comme « toujours réciproque ». Cela ne veut pas dire qu'il suffit d'aimer pour être aimé, mais que lorsque l'amour s'appuie sur le désir, il peut susciter l'amour chez l'autre. Ceci correspond à une autre de ses thèses selon laquelle le désir est un désir de l'Autre, et qu'ainsi, le désir résulte de la médiation de l'Autre. Nous sommes nous-mêmes en mesure de désirer à condition d'avoir un jour eu affaire au désir de l'Autre, et non seulement à sa jouissance.

Un individu qui fait la demande de l'analyse attend le plus souvent un amour inconditionnel et réciproque, ou souffre à cause d'un amour déçu et insatisfait. Il commence souvent par parler du partenaire et finit par adresser des reproches aux parents. Cette grande réclamation d'amour représente selon Lacan l'affect du début de l'analyse. À quel affect peut-on donc s'attendre à la fin de la psychanalyse ? Je vous ai déjà donné la réponse, mais je n'ai pas encore dit comment Lacan est arrivé à cette idée de l'amour plus digne.

Cet amour du début de l'analyse fait partie des trois passions, les deux autres étant la haine et l'ignorance. Ces trois affects constituent notre réponse au sentiment de

5 L. Izcovich, *Les affects dans l'expérience analytique,* Cours du CCPP, Paris, 2010-2011.

manque que Lacan appelle le manque-à-être. L'être appartient à l'ordre symbolique ; son statut s'exprime dans sa relation à l'Autre. Cette relation à l'Autre, à l'instar de l'Autre lui-même, est marquée par le manque. Le sujet peut uniquement se constituer sur la base de ce manque-à-être. C'est justement ce manque qui permet au sujet de désirer. Quand le désir disparaît, on peut donc se poser la question de savoir s'il ne manque pas un manque. Quand Lacan parle du parlêtre, il souligne que notre être se forme dans et par la langue. Toutefois, le sujet ne veut rien savoir de ce manque et fait tout pour le boucher avec un objet de remplacement. La demande d'amour constitue donc une stratégie pour pallier le manque découlant du fait que notre être est marqué par la langue de cette manière qu'on ne peut pas tout exprimer en mots.

Freud, et à sa suite Lacan, voyait dans notre goût pour l'amour, la méconnaissance du réel. Ainsi, l'amour est devenu proche de la passion de l'ignorance qui ne veut non plus rien savoir. C'est à la passion de l'amour que Lacan reprochait ses mensonges, son caractère illusoire et son impuissance.
Le caractère illusoire provient du fait que l'amour semble être un don, mais est en fait le don de son manque-à-être, donc le don de ce que l'on n'a pas. Les mensonges proviennent du fait que l'amour, se faisant passer pour un don, est en fait une demande d'amour adressée à l'Autre. C'est un appel à davantage d'être pour le sujet qui veut être aimé. Autrement dit, dans l'amour, on refuse le savoir du caractère inévitable du manque-à-être. Ainsi, l'obsession de l'amour correspond à l'obsession du sujet à chercher son accomplissement dans le manque de l'autre. L'amour se jumelle à la déception et à la haine lorsque, sous couvert de ce qui est bon pour l'autre, l'amour veut ce qui est bon pour soi. L'idée de l'amour par sa contestation : « Je ne l'aime pas, je le déteste ! » était attribuée par Freud à la psychose, mais Lacan décelait également ce phénomène « d'hainamoration » dans la névrose et la perversion. Lacan est allé jusqu'à se demander si l'amour n'est pas une hallucination, vu qu'il prétend que tel ou tel objet, issu d'une rencontre contingente, semble devenir tout d'un coup le seul garant de notre être. La parole de l'amour n'est jamais une parole vraie, car même si nous pensons parler de notre partenaire en termes amoureux, nous jouissons de parler en même temps de nous.

La vision que Lacan avait de l'amour, qu'il percevait comme étant narcissique ou impossible, a changé : elle s'est élargie lorsqu'il a remarqué que, suite à la psychanalyse, quelque chose évolue dans le discours du sujet sur l'amour.
À partir du *Séminaire XXI*[6], Lacan a proposé une nouvelle définition de l'amour en tant « qu'amour qui sait ». Cet amour était selon lui un affect de l'inconscient et constituait ainsi le signe, d'une part d'une reconnaissance de l'inconscient, d'autre part des effets particuliers individuels que l'inconscient exerce sur le sujet. Ainsi, l'amour serait un affect témoignant de l'acceptation par le sujet de sa condition de *parlêtre*[7].

Selon cette thèse, tout amour s'appuie sur la relation de deux sujets en tant que deux savoirs inconscients. Cet amour fait que les deux sujets deviennent plus attentifs aux signes du savoir inconscient. Ces signes marquent le sujet de façon énigma-

6 J. Lacan, *Séminaire livre XXI. Les non-dupes errent.* 1973-1974, inédit, discours du 15 janvier 1974.

7 C. Soler, *Les affects lacaniens, op. cit.,* pp. 153 - 154.

tique, soit parce qu'ils sont des symptômes de la jouissance, soit par la réponse que le sujet offre à ces symptômes de la jouissance. Autrement dit, le partenaire inscrit les paramètres de notre jouissance dans notre inconscient. Selon Lacan, si le rapport sexuel est impossible, alors la relation amoureuse qui identifie et reconnaît l'autre peut exister, en particulier dans sa façon de le toucher par le savoir inconscient.

Cette formule provocatrice de Lacan signifie que la jouissance de l'Autre lorsqu'il est perçu comme un corps est toujours incompatible avec la nôtre et qu'on ne rencontre jamais la jouissance du partenaire. D'un côté, la jouissance est toujours perverse, car le désir réduit l'Autre à l'objet *a*, à l'objet sexuel. D'un autre côté, la jouissance est toujours folle, car énigmatique. L'amour représente donc une tentative de sortir de l'impasse de ce qui est impossible entre deux individus.
Avec ce concept, Lacan met l'énigme de l'affect de l'amour à sa juste place de l'énigme de ce qu'est l'inconscient en tant que savoir. L'amour en tant qu'affect énigmatique est devenu pour Lacan un indicateur de l'inconscient en tant que savoir que les deux sujets possèdent sans s'en rendre compte. Ce savoir enregistre une certaine affinité entre deux personnes. Il mène à leur rencontre sur la base de deux *lalangues* qui, pour chacun, perpétuent quelque chose de la contingence des premières relations de la vie.

À la fin de son enseignement, Lacan introduit la possibilité de « l'amour plus digne ». C'est le postulat d'un amour plus silencieux, donc moins bavard, qui a abandonné « les fouteries », ce qui permet de conclure que les mots d'amour ne sont rien de plus que des déchets. Au niveau de la relation entre un homme et une femme, l'amour plus digne renvoie à ce qu'il y a de plus réel dans la relation, à savoir au symptôme. L'amour plus digne dépasse les mots du pacte social *« Tu es ma femme ».* Quand Lacan joue sur l'équivoque de cette expression qui peut être entendue comme : *« Tuer ma femme »,* c'est pour dire qu'il faut tuer ce qui dans cette phrase impose de considérer la femme comme unique. Parce que face à l'idée d'« unicité » entre l'homme et la femme survient une opposition du réel sous la forme de l'objet *a*. Il est notoire que plus d'une femme peut occuper cette place pour un homme, pas toutes, mais plus d'une.

Si on enlève les fouteries imaginaires et la dimension symbolique du pacte social, seules les foutreries subsistent. L'amour digne ne verse pas dans le mensonge des promesses et des belles paroles, ce qui n'empêche pas que le partenaire y garde sa qualité d'objet du désir et de la jouissance. S'il s'agit du pacte social, il est vide des foutreries, car le sujet peut déclarer tout sauf le désir et la jouissance sexuelle ; les deux sont impossibles à décréter.

Le postulat de « l'amour plus digne » contient l'idée que cet amour ne porte aux nues et ne guinde ni l'Homme ni la Femme, contrairement à de nombreux autres modèles de l'amour. Il permet en outre d'agrandir ses ressources, en résultat de quoi l'amour digne se passe des sacrifices faits pour l'Autre[8].

8 Colette Soler, *Commentaire de la Note Italienne de Jacques Lacan,* CCdP, Paris, 2007-2008.

Autre point sensible, la question de l'égalité entre l'homme et la femme. L'égalité des droits du point de vue social ne doit pas être confondue avec la différence dans le désir. C'est là que la fonction de l'organe masculin est essentielle : elle différencie les sexes au niveau de l'acte hétérosexuel. On ne peut pas la supprimer. Si elle nous dérange, nous ne pouvons que nous retirer de la relation avec l'Autre .

Le sujet qui arrive dans l'analyse est à la recherche d'un amour spectaculaire et idéal, non sans rapport avec les attentes qu'il a envers ses parents. Mais il a une chance de sortir de ce besoin brûlant d'être aimé et accepté par ses parents et de se réconcilier avec l'idée d'un amour limité, mesuré, plutôt qu'infini.

La capacité de vivre un tel amour ne peut apparaître qu'au moment où le sujet se rend compte qu'il est seul. L'expérience de la psychanalyse montre qu'au lieu d'essayer de boucher le manque qu'on ressent, on peut maîtriser cet état que personne ne sera en mesure de combler pleinement.

L'INCONSCIENT C'EST POLITIQUE[1]

ZEHRA ERYORUK

Je remercie Léla Chikhani et les collègues du Forum du Champ Lacanien du Liban pour leur invitation.

Mon intervention portera sur l'inconscient et la politique. Le titre « l'inconscient c'est politique » est inspiré de la citation de Lacan que vous connaissez tous, « l'inconscient c'est la politique ». Lacan l'utilise dans son séminaire *La logique du fantasme* dans la leçon du 10 mai 1967[2].
Sidi Akofaré commente ce passage de la façon suivante : « chez Lacan, l'inconscient implique la politique, voire que les deux sont identiques. [...] tous deux procèdent du langage, structure qui conditionne tout à la fois l'effet de castration et le refoulement d'une part — côté inconscient —, et l'institution et la mise en fonction du signifiant-maître — côté politique — d'autre part[3]. »

« L'inconscient et la politique » nous incite à tenir compte non seulement du langage mais aussi des discours et de la conjoncture de notre époque.

Lacan, dans une conférence intitulée *Alla scuola freudiana* et prononcée le 30 mars 1974 en Italie, nous dit ceci : « [...] Au point où nous en sommes [...], il y a une nécessité [...] à ce qu'il y ait des analystes. Cette nécessité est liée à quelque chose de l'ordre de l'impossible [...] il y a quelque chose qui est devenu impossible dans la vie, dans la vie quotidienne. [...] Il y a quelque chose qui est devenu impossible du fait d'un certain envahissement du réel qui nous échappe peut-être, mais qui est devenu extrêmement incommode. [...] Le réel est devenu une présence qu'il n'avait pas avant à cause du fait qu'on s'est mis à fabriquer un tas d'appareils qui nous dominent, comme ça ne s'était jamais produit auparavant... C'est uniquement à cause de cela que nous en sommes poussés à considérer que l'analyse, c'est la seule chose qui puisse nous permettre de survivre au réel[4]. »

Ces propos de Lacan sont éminemment d'actualité si l'on pense à ce que nous rencontrons, à l'échelle planétaire avec la crise du Covid-19, ou les déplacements des migrants, les guerres ou encore à travers les catastrophes écologiques. La mondialisation, ce n'est pas juste la mondialisation des produits et des entreprises ou de l'économie, c'est aussi et peut-être même surtout une mondialisation de la misère du monde et de l'immonde.

Dans ce long passage, Lacan nous avertit de la conjoncture de son époque, il interroge la question du réel et son rapport au capitalisme, la place et la position de la psychanalyse et des psychanalystes.

Certes déjà au début de la psychanalyse, Freud nous avait mis au parfum du malaise

1 Intervention faite le lundi 13 mars 2020 sur *Zoom*, dans le cadre d'une série de visioconférences organisée par le FCLL.

2 Lacan, 1967, p. 166.

3 Askofaré, 2011, p. 250-251.

4 Lacan, 1974.

de la civilisation, mais c'était une autre époque. Un autre discours dominait l'époque de Freud, le discours du maître. Freud en découvrant l'inconscient inventait la psychanalyse et son dispositif inédit d'écoute du symptôme. Le discours analytique faisait ainsi son entrée dans la civilisation et y venait comme l'envers du discours du maître.

Sidi Askofaré et Marie-Jean Sauret, dans un texte intitulé *La contribution éthique de la psychanalyse au monde de la globalisation…*[5], épinglent un certain optimisme chez Freud quant à sa conclusion du *Malaise dans la civilisation*. Freud dit ceci : « La question cruciale pour le genre humain me semble être de savoir si et dans quelle mesure l'évolution de la civilisation parviendra à venir à bout des perturbations de la vie collective par l'agressivité des hommes et leurs pulsions d'autodestruction. Sous ce rapport, peut-être que précisément l'époque actuelle mérite un intérêt particulier. Les hommes sont arrivés maintenant à un tel degré de maîtrise des forces de la nature qu'avec l'aide de celles-ci il leur est facile de s'exterminer les uns les autres jusqu'au dernier[6]. » Freud pensait que l'homme parviendra à venir à bout « des perturbations collectives produites par sa propre agressivité ».

On peut dire que du point de vue de l'extermination, ça n'a pas beaucoup changé depuis 1929, sinon même empiré, puisqu'il y a eu la deuxième guerre mondiale avec ses ravages et ses suites… dont le capitalisme et la mondialisation ne sont pas sans lien.

Lacan est plus radical que Freud, il place au cœur de la civilisation le réel, le symptôme qui en provient et la place de l'analyste[7]. Il souligne la nécessité qu'il y ait des analystes, et cela ne veut pas dire qu'il faut faire la propagande de la psychanalyse. Il nous avertit que ce n'est pas de propagande qu'il s'agit. Ce dont il s'agit, c'est qu'il ait des analystes. Et cela ne veut pas dire qu'ils doivent être partout ni de n'importe quelle façon. C'est en quelque sorte ce que dénoncent en partie Sidi Askofaré et Marie-Jean Sauret, quand ils parlent des analystes qui soit collaborent avec les directives qui excluent la psychanalyse du champ de la santé, ou soit, s'excluent complètement de la discussion sous prétexte que cela ne concerne pas la psychanalyse[8].

Dans le passage que j'ai cité, Lacan interroge la place et la présence de la psychanalyse et des psychanalystes dans le monde. La question se pose aussi pour notre époque quant à la présence de la psychanalyse dans la cité, dans les universités, ou dans les institutions de soins.

Dans leur texte, Sidi Askofaré et Marie-Jean Sauret font le constat que l'époque est devenue sourde à la psychanalyse, ils en interrogent les raisons[9]. « La démocratie

5 Askofaré & Sauret, 2013.

6 Freud, 1929, p. 90.

7 Lacan, 1974.

8 Askofaré & Sauret, 2013.

9 *Ibid.*

est-elle condamnée à céder devant une double dictature *soft* — celle obscurantiste des « religieux » et celle, « éclairée », des savants et des experts, dont les recommandations respectives pourraient bien être adoptées par une troisième, moins *soft,* totalitaire, militaire ou policière, pour « le bien de tous » ?[10] »
Selon ces deux auteurs, la politique doit faire aussi avec le caractère singulier des sujets qui composent une communauté, obligeant à l'invention d'une « logique collective ». Dans cette perspective, la psychanalyse a quelque chose à dire et à offrir du fait même qu'elle prend en compte le symptôme et l'inconscient. La psychanalyse subit un rejet qui n'est pas seulement « rejet d'une pratique clinique et d'une conception théorique de la clinique. C'est également le rejet de ce qui permettrait au sujet de répondre de ce qu'il est[11] », c'est le rejet de son symptôme et de son inconscient.

Or la psychanalyse c'est justement le discours qui prend en compte l'inconscient et le réel du sujet, soit son symptôme et la jouissance qui en découle. La difficulté qu'elle rencontre c'est qu'il devient de plus en plus difficile de proposer la voie du symptôme puisque l'époque est au rejet du symptôme ou à son éradication. Notre époque moderne lit trop souvent le symptôme « comme dysfonctionnement, accident, et appelle un expert, un technicien, un ingénieur et pas un clinicien, encore moins un psychanalyste[12]. »

Dans le malaise contemporain, la psychanalyse se heurte encore à autre chose. Elle est prise par le capitalisme qui rejette, forclôt la castration et le manque. Or c'est ce qui définit le névrosé et c'est ce qui justifie son symptôme. « Cette forclusion entraîne son retour dans le réel[13] », d'où l'importance du discours analytique dans la ronde des discours et des possibilités de la mise en acte transférentiel en tant que lien social particulier.

Pour Colette Soler, « la psychanalyse est élevée au statut de discours d'urgence dans la civilisation. [...] Le discours analytique est l'un des recours que les humains ont inventé pour survivre au discours capitaliste[14] ».
Dans son livre *Lacan, l'inconscient réinventé,* elle consacre la dernière partie à la question politique. Ce qui suit est une lecture de la partie intitulée « Perspective politique[15] ». Colette Soler indique que « l'ensemble des remaniements lacaniens concernant les réglages de la jouissance, le sexe, le père, les structures cliniques, l'amour et les finalités corrélatives de l'analyse, ne sont pas sans impliquer des conséquences politiques[16]. »

Elle nous rappelle la thèse freudienne de la portée politique du symptôme dans le

10 *Ibid.*

11 *Ibid.*

12 *Ibid.*

13 *Ibid.*

14 Soler, 2009. Le reste du texte s'appuie essentiellement sur le livre de Soler, *Lacan, l'inconscient réinventé,* sur-tout les pages 190 à 238.

15 *Ibid.*

16 *Ibid.*

Malaise dans la civilisation. Certes, « il n'y pas d'inconscient collectif pour la psychanalyse [...] mais il y a des modes collectivisés de jouissance [...]. Ce sont ces modes collectivisés qui fondent notre sentiment d'appartenance mais aussi notre sentiment d'exil[17] ». Colette Soler indique que ce sont les discours qui nous socialisent et qui nous donnent notre corps. Ils civilisent et régulent les jouissances, mais ces régulations ne garantissent pas la bonne marche des choses, « tout ne marche pas au pas du discours de la norme ». Lacan le disait dans sa conférence *La troisième* et nous indiquait le joint du symptôme à la psychanalyse. Colette Soler va mettre en avant le caractère « dissident » du symptôme et va marquer sa « portée politique » avec deux exemples : la névrose de guerre et la névrose hystérique.

Pour la névrose de guerre par exemple, elle dira que Freud avait repéré la présence et la réponse de l'inconscient. Pendant la première guerre mondiale, les autorités militaires interrogent Freud par rapport au sort à réserver aux personnes qui présentent une névrose de guerre et Freud leur dit que « le névrosé de guerre est un objecteur de conscience qui s'ignore », « c'est un sujet divisé entre l'inconscient qui objecte et son conscient qui voudrait bien y aller ». Colette Soler dira que « la névrose de guerre a une portée politique car elle objecte au discours du maître militaire[18]. »

Et pour la névrose hystérique, elle va préciser le symptôme de conversion comme symptôme objecteur. « C'est le refus du corps propre à l'hystérie qui objecte à la norme érotique en érotisant les zones silencieuses quant à l'érotisme[19]. » Ici aussi, c'est par la division du sujet que se marque et se présente le symptôme, entre l'hystérique « fan du maître » et l'hystérique dont le symptôme ne marche pas au pas et qui objecte en faisant la « grève du corps » par exemple.

L'inconscient est politique puisque le symptôme qui est une de ses formations particulières, se présente comme l'expression politique, une façon d'objecter au maître (l'objecteur de conscience ou la gréviste).

Pour Colette Soler, « la valeur politique du symptôme dissident par rapport au corps socialisé a été aperçue très tôt, mais a changé au fil du temps [...]. Quand le signifiant-maître est encore puissant, le symptôme apparaît clairement comme dissident politique[20]. » Que devient alors le caractère dissident politique des symptômes quand le maître perd de sa puissance ? C'est ce qui se passe dans nos pays modernes, démocratiques, et où les maîtres ne règnent pratiquement plus. C'est autre chose qui règne et qui produit son propre symptôme. Colette Soler dira que les symptômes actuels sont ceux du capitalisme « où règne l'impératif du discours de la compétition dans le produire et le consommer [...]. Les symptômes qui inquiètent le capitalisme, dit-elle, ce ne sont pas ceux du malaise sexuel mais au contraire ceux

17 *Ibid.*

18 *Ibid.*

19 *Ibid.*

20 *Ibid.*

qui mettent en question la vie et la compétitivité[21]. »

Nous sommes en plein dedans ! Colette Soler développe longuement les rapports du capitalisme, l'impact du biopouvoir comme elle le nomme sur les sujets et leurs symptômes. Elle souligne qu'il y a une différence par rapport au temps de Freud : « c'est que les politiques ou les autorités du biopouvoir capitaliste ne considèrent plus le symptôme comme dissident politique [...]. Ils les *(symptômes)* pensent comme des dysfonctionnements ou des pannes d'une machine humaine neurologique, hormonale, sociale, etc. qui se détraque, comme se détraquerait n'importe quelle machine[22]. » Ce n'est pas le symptôme que forclôt le capitalisme, mais la valeur de vérité du symptôme, celle-là même que Freud a révélée et qui lui a permis de découvrir l'inconscient et d'inventer la psychanalyse.

Et s'il est question de l'avenir de la psychanalyse, c'est par rapport au capitalisme. Notre époque a son malaise, mais ce dont il s'agit c'est d'un « malaise dans le capitalisme ». Et Colette Soler d'ajouter : « c'est plus que jamais l'affaire du psychanalyste[23]. » Elle va parler à propos de la psychanalyse comme étant un « discours d'urgence dans la civilisation » voire un « discours de la résistance ». Les mots sont forts. Elle explique cette urgence par rapport aux avancées de la science en ces débuts du XXIe siècle et particulièrement de l'avancée de la biologie, seule science que Lacan inscrit au niveau du réel, dit-elle. La biologie trafique le vivant, sa reproduction, sa sélection, sa longévité, etc... et elle ajoute, « ça n'arrêtera rien non plus mais ça élève la psychanalyse au statut de discours d'urgence dans la civilisation[24]. »

Selon Colette Soler, le malaise dans le capitalisme a créé un « changement sensible de la demande sociale[25] » qui exige une réponse rapide de guérison. Or la psychanalyse justement est « une pratique qui prend du temps, qui ne promet ni fusion, ni la guérison des symptômes, [...] mais elle peut conduire le sujet à reconnaître son symptôme fondamental et elle peut assurer au un par un cette « sortie » du discours capitaliste[26]. »

Elle précise qu'elle ne parle pas ici des psychanalystes mais de la psychanalyse et de l'acte qui constitue le discours analytique. Quant aux psychanalystes, « ils ne sont pas toujours à l'heure de la demande des sujets [...]. Certains sont restés nostalgiques d'une époque, celle du père ou du maître, et qui n'accueillent pas les sujets dans leurs discours actuels ni ne tiennent compte de ce que les symptômes (actuels) révèlent... Les psychanalystes ont pris le pli d'incriminer le capitalisme. Mais la psychanalyse est bien l'envers du discours du maître, elle n'est pas l'envers du discours capitaliste[27]. » Les psychanalystes d'aujourd'hui ne peuvent faire fi du

21 *Ibid.*

22 *Ibid.*

23 *Ibid.*

24 *Ibid.*

25 *Ibid.*

26 *Ibid.*

27 *Ibid.*

discours capitaliste ni du discours de la science. Colette Soler l'écrit ainsi : « le discours capitaliste est scientificisé [...]. C'est un discours qui a besoin de la satisfaction des sujets contemporains pour que la machine tourne [...]. Même la parole et ses bienfaits ont été pris dans les filets du discours capitaliste [...] si bien que notre époque permet et accepte que la plainte se dise et qu'elle soit entendue. Les offres d'écoutes sont à profusion [...]. Solidaire des formes politiques de la démocratie, le discours capitaliste encourage à parler, reconnaît les bienfaits de la parole, produit des psys à tour de bras pour les traumatisés de tout genre[28] », mais dans ces conditions la parole est sans conséquences.
À la manière de ces restaurants à volonté où l'on consomme jusqu'à plus faim, jusqu'à plus soif... Le capitalisme transformerait-il les offres d'écoute en un fast-food de consommation de parole et d'écoute ? Les psychanalystes y échapperont-ils ? Par rapport à cette prolifération des offres, Colette Soler écrit que cela n'aide pas à la « levée du bâillon... cette liberté de la parole n'est pas très favorable pour la psychanalyse, elle rend difficile l'institution du sujet supposé savoir sans laquelle le ressort du symptôme ne peut être interrogé[29]. »

Quelle peut être la position du psychanalyste dans la conjoncture de notre époque ?

Références

Askofaré, S. & Sauret, M.-J. (2013). La contribution éthique de la psychanalyse au monde de la globalisation : faire fond sur le symptôme. *Les cahiers de psychologie politique,* 22. URL : http://lodel.irevues.inist.fr/cahierspsychologiepolitique/index.php?id=2282

Askofaré, S. (2011). Incidences politiques de l'inconscient réel. *Champ lacanien, 10*(2), 249-255. doi:10.3917/chla.010.0249.

Lacan, J. (1967). Séminaire XIV, *La logique du fantasme.* URL : www.staferla.free.

Lacan, J. (1974). Alla scuola freudiana. Conférence donnée au Centre culturel français le 30 mars 1974, parue dans l'ouvrage bilingue : *Lacan in Italia 1953-1978. En Italie Lacan.* Milan : La Salamandra, 1978, pp. 104-147. URL : http://www.gnipl.fr/Recherche_Lacan/2015/08/04/autres-textes-1974-03-30-alla-scuola-freudiana/

Lacan, J. (1974). *La troisième.* URL : www.valas.fr.

Soler, C. (2009). *Lacan, l'inconscient réinventé.* Paris : PUF.

28 *Ibid.*

29 *Ibid.*

THE ACT OF ORATORY

ELIE HELOU

In “The Crowd”, Gustav Le Bon describes a scenario whereby a group of sailors hear there was a boat sinking and in need of help near their location. During their search, one of the crew members starts pointing towards an object at sea. He believes he saw the wreckage of the announced ship with people on deck holding up their arms and shouting for help. Soon, all the crew members saw the same thing. Tens of minutes passed by as they were approaching the wreckage. To their surprise, by getting close enough, they saw that the sinking ship was actually a few logs of wood jammed together.

Le Bon uses this example to illustrate how easily a crowd can fall into collective hallucinations. He stresses on how crowds act not like the individuals within them, who are often intellectual and reasonable, but rather like one body of highly emotional and impulsive people. Philosophers, cooks, doctors, and carpenters all become the same when joined in a crowd. This renders crowds dangerous: they can join together and create chaos or come together in fighting corruption. Crowds can change regimes, even if the sought change often occurs decades later.

Yet, if crowds can be so radical, what drives them? Le Bon seems to think a few people are enough to steer the whole ship that is the crowd. But he also sees that with no leadership, a group of people can never stay a crowd, with a purpose and action-oriented attitude. Aristotle did say we are social animals, social and perhaps reasonable and political. Social animals indeed, but with a leader. Based on Freud’s *Totem and Taboo,* civilization cannot exist without a form of symbolic representation that gets it out of its animalistic condition. A totem that puts laws and establishes boundaries. Even in the animal kingdom, Chimpanzees have their male leaders; Bonobos their female leaders. So, it seems there’s a form of hierarchy existing in creatures of Earth. A sort of linear order commanding and demanding.

Yet, commanding what? And demanding from whom? What do leaders see in their followers? And why do people feel inclined to answer someone they deem superior in various forms? Does a shared vision amongst leaders and followers really exist as they usually claim?
What did people see, including women and children who were rarely present in such ceremonies at the time, in the speech of Pericles during the annual collective funeral at the aftermath of the Peloponnesian War? While people were heartbroken and on the verge of crumbling, Pericles managed to diverge their attention to what they can give Athens in the spirit of self-sacrifice.

Or what did students see in Socrates, who wisely drank the hemlock, refusing to denounce his beliefs and thinking, welcoming the cost of his resistance and seeking the truth: death. Socrates’s stance moved so many after him, among whom was the young Plato, who became so inspired by him that he ended up becoming one of the greatest philosophers in history. In turn, Plato accompanied Aristotle for a while on his philosophical journey. He accompanied the man who later tutored the leader of one of the most successful and magnanimous campaigns in the world: Alexander

the Great. The latter, who some believe thought himself to be half-god, conquered the known world and pushed the limits of the Symbolic, yearning to grasp a tiny speck of the Real.

Often outnumbered, what made Alexander's army push through hardships, deserts, seas, steel and fire? After winning over their nemesis: Persia, Alexander's soldiers kept moving East, conquering barbarians and encountering weird, never-seen-before creatures, like war elephants. This constant encountering with the Real must have been terrifying for some, and terrifyingly satisfying for others. A culture of merger was growing, which instilled an attitude of hindrance in many of the king's soldiers, who saw the new conquered tribes and nations beneath them. Vexation followed, as there were now two perspectives amongst the army. Some of them were wounded and have not seen their families for years. Others backed up Alexander and wanted to continue.

So, at Opis, near Baghdad today, Alexander held an emotional speech whereby he reminded his troops of the glory of his father Philip, who made Macedonians rulers. Then, he reminded them of the glory *he* led them into, conquering vast lands way beyond the feared Persian Empire, from Egypt to the Indus River. Upon that, the soldiers begged for his forgiveness. Still, despite their readiness for continuation, Alexander died for mysterious causes around a year later. The incident of his death is deemed significant, at the least.

Nature is funny in this way: mating calls attract predators; the strife for life. Perils accompany the one who seeks peace. It is because one person's peace is different than the one of another. "Liberty or death", Patrick Henry would say. They are so intertwined, as though coming from one place. The place where nothing is and everything is not.

Therefore, orators are hosts. Hosts to the party of the universe. Everyone is invited; every person can find a piece of glory for themselves. Yet, the orator does not speak their own words. And the audience does not hear with their own ears. Words spoken can build or shatter. The way people understand them relies on factors beyond the realm of understanding. And this, many orators had proper use of. "Brevity is the soul of wit", the proverb says. Brief words can be highly misinterpreted given the right circumstances. Each of Alexander's soldiers heard his words differently. Each decided to follow him for his own reasons. Before his speech, they wanted to leave. After it, they took the decision to continue unravelling the unknown. Thus, oratory can be an act. An act whereby an individual can seal a loose and unnerving end in their spirit. And it is an act to the orator, as they carve with their chisel of words and emotions the statue of humanity, deformed by an invisible skin.

It is no easy task to sculpt an explosive audience. That is why *word* must link to *flesh*. Cicero understood this and put it to good use. Using visual aids, like the statues of gods, and using proper gestures, he stirred the emotions of his audience to his favour. It is like an attempt to bring together what makes meaning. When emo-

tions arose, they solidified through the use of something physical; Imaginary. In their speech and physical representations, orators become akin to the embodiment of wordless emotions that managed to find meaning in the Symbolic.

This is how orators invite change and set track to chaos. They are like *points de capiton,* where the entirety of the speech can be seen as a flow of language. Where there is a before and an after. Soldiers were not the same after Alexander's speech; Britain changed after hearing Churchill; so did the United States after Luther King Jr. spoke...

It is as if orators play a paternal role, regardless of their gender. This is to allude to the Name-of-the-Father. They are the ones who can manipulate the Symbolic enough to tackle what will later be described as the *jouissance* of the people and their own, thus commanding at times, and demanding at others. They are like puppeteers of the desires of the individuals in a crowd. Their words resonate because they transport the unconscious wishes of the people. They are like an analyst who brings forth a new desire in the patient.

It is true that the individual is absent in an act. The individual is in a state of transition; in a state of foundation. This is seen in the animalistic condition a crowd can have during what can be called a "collective passage to the act". That may explain why many crowd members realize later, after the act, what they had done. An example is given by Le Bon that happened during the taking of the Bastille. A soldier who used to torture people at the tour was held by a crowd after their storming in. The group had decided to wait and kill him slowly with several cuts. While struggling, the detainee kicked one of the members of the crowd who happened to be a cook, more particularly, a butcher. With the cheering of his mates, he was encouraged to kill the soldier right then and there. He was given a sword, which turned out to be blunt. Therefore, he used one of his own knives he had on him to skilfully slit the soldier's throat. The butcher, possibly, was in a state of Verleugnung — *démenti.* It is doubtful that he experienced any remorse after his act. He was a part of the crowd. He was ordered by what temporarily acted like an orator and had the right to kill. What personal meaning can be derived by his act cannot be known. Yet, it is definitely not a coincidence that he was a butcher.

This absent-mindedness present in crowds and audiences in moments that were deemed later as changers of history supports the perspective of seeing the crowd as a unity in a *passage à l'acte.* Instead of standing up and destroying a restaurant as an individual might do, a crowd might destroy a parliament. And it might do so by instigation; the instigation of an orator.

Admittingly, the orator is not to be taken entirely like an analyst. Psychoanalysts have a different position in relation to patients; their desire is not "theirs". Still, despite their presence, orators still allude to the Real in the lack of meaning that is right behind every word they say. And in every case, there is something missing that the assembled party is asking for. Pericles' funeral; Cicero's court; Alexander's army's complaints; Luther King Jr.'s slavery...

Oratory comes from a lack. In that sense, it can be joined with the Name-of-the-Father and castration. It transforms, based on desire. Yet, who's desire? The orator's? The audience's? The people whose actions led to the problem in the first place? What is clear, is that with every act of oratory, a nation crosses the Rubicon River.